Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie
Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève
Band: 26 (1948)

Artikel: Madame de Staël et le Général Frossard
Autor: Bouvier, Auguste
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-727741

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MADAME DE STAËL ET LE GÉNÉRAL FROSSARD

Billets inédits de Madame de Staël au Général Frossard. Deux Lettres du Prince de Ligne au même.

Auguste Bouvier.

En 1930, un descendant du général vaudois Marc Frossard, au service de l'Autriche dans le dernier quart du XVIIIe siècle, écrivait de Slovénie à la Direction du Musée d'Art et d'Histoire de Genève pour lui signaler deux portraits de son aïeul et de son épouse, peints au pastel par Petitot *(Pl. XVIII)*. Ces portraits ayant été rapatriés et acquis par des parents genevois du général, l'ancien propriétaire fit don par la suite au Musée d'une liasse de lettres adressées à Frossard par Mme de Staël et d'autres amis. Cette correspondance a été transférée en 1947 au Département des manuscrits de la Bibliothèque publique. A l'exception de quelques lettres plus importantes, les billets qui la composent feraient aujourd'hui l'objet d'une simple conversation téléphonique, mais tous ces documents sont inédits et leur ensemble offre un incontestable intérêt en illustrant de façon très immédiate les relations qui unissaient Mme de Staël au général Frossard. Ils prouvent aussi par leur ton et leur tournure que Frossard fut un véritable ami, voire même un confident, et non pas seulement un agréable voisin de campagne, un commensal de la brillante société de Coppet.

C'est un peu sous cet aspect que M. Pierre Kohler l'a caractérisé dans son livre sur *Madame de Staël et la Suisse* [1], tout en rendant hommage d'ailleurs à son carac-

[1] P. 311-312.

tère et en particulier à ses dons poétiques [1]. Après lui, M. E. Perrochon a consacré au général une étude plus détaillée [2] et a raconté plus tard les relations d'amitié qu'il entretenait avec le prince de Ligne [3]. Je ne reviens donc pas sur une biographie connue par ailleurs et me bornerai à rappeler ici les quelques faits et dates nécessaires pour éclairer les pièces du dossier de la Bibliothèque de Genève.

Marc Frossard est né à Nyon en 1757. Il fréquenta le Collège de sa ville natale et l'Académie de Genève. A 19 ans, il partit pour l'Autriche, entra dans l'armée impériale et y fit une brillante et rapide carrière. Après s'être distingué dans plusieurs campagnes, il atteignit le grade de général. C'est à l'armée que le prince de Ligne qui l'avait sous ses ordres remarqua ce jeune officier ami des lettres; dès lors, ces deux hommes furent unis par une amitié que ni les années ni la séparation ne devaient entamer. Grâce au prince et à d'autres protecteurs, Frossard se fit dans la société viennoise de nombreuses relations. Mis à la retraite après le traité de Campo-Formio, il songea à rentrer dans son pays, auquel il était resté très attaché. Après divers séjours à l'étranger, il vint s'établir dans le canton de Vaud et épousa à Genève Françoise-Elisabeth Alric (1804). A la fin de 1806, il acquit une propriété à Begnins, mais il passait en général l'hiver à Nyon ou à Lausanne. Dans les châteaux des environs, dans les petites villes de la Côte il fut très vite un hôte apprécié. C'est son ami Reverdil qui l'introduisit à Coppet, et bientôt il devint un des habitués de la maison. Il prit part en particulier aux représentations théâtrales que Madame de Staël aimait à organiser. Il a certainement préparé par ses relations le voyage que son amie devait faire à Vienne en 1808. En 1814, il reçut à Begnins la visite de l'impératrice Marie-Louise, accompagnée du général Neipperg. Le billet par lequel ce dernier lui annonce l'impériale visite est le dernier en date de notre dossier. Frossard mourut à Genève en décembre 1815.

La correspondance remise à la Bibliothèque de Genève comprend seize billets et lettres autographes de Mme de Staël, un d'Albert de Staël, deux d'Auguste de Staël, un du général Neipperg, et deux longues lettres du prince de Ligne. Aucune de ces pièces n'est datée, à l'exception d'une des lettres de Ligne (Teplitz, 1er septembre 1807).

Mme de Staël, on le sait, écrivait très hâtivement, souvent debout, tandis que ses familiers faisaient la conversation autour d'elle. Elle ne date jamais ses billets, ou très sommairement. Ses enfants qui rédigent quelquefois le message qu'elle destinait à son ami ne sont pas plus explicites quant au mois ou à l'année de leur commu-

[1] Frossard a publié, en 1790, sous l'anonymat, un recueil de vers intitulé *Dernières folies*. La Bibliothèque de Genève possède de cet ouvrage un exemplaire que le général a annoté et corrigé, probablement dans les dernières années de sa vie.

[2] *Un Vaudois général et poète: Marc Frossard* (1757-1815). Lausanne, 1930.

[3] *Un ami suisse du prince de Ligne: le général Frossard.* Bruxelles, 1935 (Extr. des *Annales Prince de Ligne*, t. XVI).

nication. Partout où cela était possible nous avons reconstitué la date, soit par le contenu, où la mention d'un fait connu pouvait nous guider, soit en complétant une indication de jour et de mois par la *Théorie du calendrier*.

Dans plusieurs de ces billets, il est question des représentations théâtrales chères à la châtelaine de Coppet. Le général s'y intéressait vivement, et il a même tenu un rôle dans l'une d'elles. Or on sait qu'il y a eu plusieurs « saisons dramatiques » organisées par Mme de Staël; celle de l'hiver 1805 à 1806, à Genève, interrompue par le départ pour la France en avril 1806; celle de Coppet, la plus brillante, où l'on joua dès l'automne 1807 jusqu'au moment du voyage de Mme de Staël en Autriche et en Allemagne (décembre 1807), celle de l'automne 1808 (Coppet), enfin les soirées théâtrales de février-mars 1811. Certains des événements mentionnés dans le texte ont pris place en été 1807, d'autres en août 1808, ou plus tard. On peut donc situer les billets de Mme de Staël et de ses enfants entre 1806 et 1811, les lettres du prince de Ligne en 1807, le billet de Neipperg en 1814.

Ce petit problème chronologique étant résolu, il sera permis de se pencher quelques instants sur le contenu de cette correspondance, bagage léger à première vue, et cependant preuve expressive d'une amitié qu'on sent sincère et vive, et plus intime qu'on ne l'avait pensé jusqu'ici. Incontestablement, Mme de Staël tenait à la compagnie du général Frossard pour ses réceptions mondaines ou ses représentations de Coppet, mais elle avait besoin aussi dans d'autres moments de son appui, de son conseil. S'il revient de voyage, elle le veut revoir très vite et fait tout exprès le trajet de Genève à Coppet pour le rencontrer à mi-chemin. Et cet accent d'impatience affectueuse, qui est tellement dans son tempérament, se retrouve encore dans d'autres de ses billets. Sa lettre du 6 juin 1807, écrite au chevet de sa fille malade, où apparaît sa sollicitude maternelle, sa préoccupation religieuse, ce sentiment d'isolement moral qui l'étreignait parfois est tout empreinte d'une véritable et profonde confiance. A plusieurs reprises d'ailleurs, Mme de Staël remercie Frossard pour ses lettres et ce qu'en dit sa correspondante donnerait fort envie de les lire. Il est regrettable vraiment que les réponses du général ne nous aient pas été conservées ou du moins qu'on n'ait pas réussi à les retrouver jusqu'ici [1]. Elles compléteraient de façon appréciable le dossier si heureusement ramené en Suisse en même temps que son effigie.

Quant aux deux lettres du prince de Ligne qui étaient jointes, nous les faisons suivre sans commentaire. Il nous suffira de dire qu'elles sont caractéristiques de la veine épistolaire de leur auteur par leur abondance verbale [2], entrecoupée de pièces de vers, chargée d'allusions politiques et littéraires. La première (non datée) et la

[1] La comtesse Le Marois a bien voulu me faire savoir que l'inventaire des archives de Coppet ne mentionnait pas de lettres du général Frossard.

[2] Le prince de Ligne lui-même parle de « sa trop fertile plume » (*Nouveau recueil de lettres*, éd. Lebasteur, p. 190).

seconde sont antérieures au voyage de Mme de Staël à Vienne. Par ailleurs, elles témoignent de la sympathie que portait Ligne à son compagnon d'armes vaudois, de l'admiration qu'il avait pour Mme de Staël et qu'il pouvait sans peine faire partager à son ami. Les lettres du prince à Frossard ne sont pas nombreuses [1]; celles que nous venons de retrouver placées à la suite des billets de Mme de Staël prennent une signification particulière, si l'on se souvient de l'admiration qu'avaient les deux correspondants pour leur commune amie et si l'on rappelle qu'à son tour elle avait publié en 1809 un recueil de *Lettres et pensées* du prince de Ligne [2].

* * *

Mon général,

J'ai reçu votre charmante lettre, et j'en suis bien reconnaissant; comme je me prépare pour ma première communion, je suis désolé de ne pouvoir profiter de votre aimable invitation. Maman me charge de vous demander si vous voulez venir lundi voir jouer Agar en famille: cela serait bien aimable; vous verriez un jeune officier autrichien jouer un ange, et après le spectacle, si je sais quelque chose qui puisse vous intéresser, je serai tout à vos ordres. J'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur.

Albert DE STAËL.

C'est à six heures qu'il faut venir. Si Mme Frossard ou quelque autre personne voulait vous accompagner, maman les verrait avec beaucoup de plaisir.

[Février 1806.]

Ce samedi 6 juin [1807].

Ma fille vient de prendre la fièvre tierce, mon cher général, ce qui me tourmente extrêmement. Je ne sais pas si je resterai ici, et si j'irai à Genève. Mon avis est cependant que vous pouvez toujours risquer de venir samedi prochain ici, car d'ici là je serai résolue, et si j'avais changé d'asyle un billet de moi vous en avertirait. Vous m'écrivez une lettre charmante et qui me gâterait tout à fait si j'avais trouvé le bonheur dans le succès, mais quand on souffre, on est bien vite averti qu'il y a plus puissant que vous dans l'univers, et dans moins que l'univers: souvent dans la chambre à côté. Il me semble que vous devez avoir besoin de vous distraire un peu. Il n'y a guère de facultés qui ne soient une peine quand elles ne sont pas exercées, et quand on est aimable comme vous il faut avoir à qui le montrer, et rencontrer qui en jouisse. Je suis là pour cela et la majestueuse solitude de Coppet sera très embellie par votre présence. Mille amitiés.

Mes compliments empressés à madame Frossard, je vous prie.

[1] Le recueil de 1809 *(Lettres et pensées du Prince de Ligne)*, n'en contient pas; celui de Weimar (1812) n'en contient qu'une seule (Ed. Lebasteur, p. 113-125). Une lettre de Ligne à Frossard a paru dans la *Revue d'Occident* (mars 1922).

[2] *Lettres et pensées du maréchal Prince de Ligne*, publ. par la baronne de Staël-Holstein. Paris, Genève, Paschoud, 1809.

Je reçois votre lettre trop tard pour vous répondre et j'envoie un exprès pour vous dire que je serai chez moi toute la semaine, et que vous me feriez plaisir d'y venir. Quelle lettre charmante je reçois de vous, elle redouble bien mon désir de vous voir le plus souvent possible. J'ai la fièvre depuis deux jours, ce qui rend mon billet tout à fait insipide, mais l'impression que votre lettre a produit sur moi n'est point fade comme mes paroles.

Coppet, ce lundi matin
[début juillet 1807 ?]

Ce 10 juillet [1807]
Vendredi.

Je n'ai pas pu vous répondre plus tôt, mon cher général, parce que Mme Récamier a fait une chute terrible dans la montagne près de Morez, et que j'ai été sur le champ la chercher [1]. Maintenant que je suis de retour ici je vous dirai que le mot que je vous avais écrit faisait en effet allusion à votre conversation avec Mme de Cottens dont on s'était plaint à moi de Lausanne en m'en accusant. Mais ne croyez pas que cela m'ait fait aucune impression, seulement j'ai crainte que vous ne réfléchissiez pas assez à la route [?] que ferait un mot de vous relativement à moi et à B[enjamin], et j'ai cédé au besoin de vous en avertir. Que tout soit donc fini et venez nous voir le plutôt que vous le pourrez.

J'ai toujours ma fièvre de nerfs.

Ma mère étant obligée de recevoir la Société ne peut pas vous écrire, monsieur, mais elle me charge de vous dire qu'il n'y a encore rien d'arrêté sur le choix des tragédies. La seule chose qui soit arrêtée c'est qu'elle se fera toujours un grand plaisir de vous voir à Coppet. Je saisis avec empressement cette occasion de me rappeler à votre souvenir.

Aug. de Staël
[Août ou septembre 1807.]

C'est samedi, à 5 heures et demie, que nous jouerons *Andromaque* ou le *Roman d'une heure*. Si Madame Frossard voulait venir nous en serions ravis. Amenez dans votre voiture le compagnon qui vous plaira.

Je ne puis vous coucher, mais l'autre semaine, j'espère que vous me dédommagerez de n'avoir pu vous recevoir.

Ce 15 7bre mardi [1807]

Voulez-vous amener M. Mestrezat.

Je suis bien touchée, mon cher général, de ce que vous me dites de la part du prince de Ligne. De telles réponses viennent toujours de la lettre qu'on a écrite.

Le château est tout libre pour vous recevoir à dater d'aujourd'hui, jusqu'à *Phèdre* c'est-à-dire pendant douze jours. Mais n'abusez pas de cette latitude pour nous faire attendre; indépendamment du plaisir de vous voir, j'ai à vous parler.

Coppet, ce vendredi soir.
[Novembre 1807.]

[1] L'accident en question s'est produit en juillet 1807 (Herriot. *Mme Récamier et ses amis*, p. 159).

Si vous êtes en disposition de nous voir, venez, vous nous ferez toujours un plaisir extrême, mais il vaudrait mieux attendre pour coucher que notre tragédie fut passée, parce que vous seriez mal. Venez donc d'abord dîner, et nous prendrons des arrangements pour Begnins et pour Coppet. Mille amitiés.

Ce mercredi
[novembre 1807]

N'oubliez pas, mon cher général (que c'est) samedi *Phèdre* et les *Mœurs du temps* [1]. Voulez-vous le dire à Mme de Cottens et à Mme Mestrezat, si vous les voyez. J'espère que nous aurons Mme Frossard que vous aurez grand soin de bien placer parce que vous faites les honneurs de Coppet. Avez-vous bien voulu penser à mon pauvre déserteur autrichien ?

Ce mercredi
[fin octobre ou novembre 1807].

Lausanne, ce 21 août [1808].

Ma mère arrive à Lausanne, général, et ira demain soir à Coppet; elle me charge de vous le mander et vous prie de vouloir bien venir la voir dans le courant de cette semaine. Elle désire causer avec vous sur les nouvelles de Vienne qui sont dans ce moment assez à la paix. Vous serez sans doute bien aise de trouver à Coppet M. de Sabran qui est venu avec nous à la fête d'Interlaken. Veuillez agréer, général, l'assurance de tout mon dévouement.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Auguste de Staël.

Toutes les nouvelles s'accordent à la paix d'une manière positive. Je ne conçois donc pas ce qui vous presse. Couchez ici demain; nous parlerons tout à notre aise. Le matin je ne suis jamais libre. Mille amitiés.

Ce vendredi [1808 ?]

Mercredi à 11 heures.

Je viens de recevoir votre lettre. Vous voyez, mon cher Général, que je n'ai pu y répondre plus tôt. Sans doute, s'il y a *guerre*, je vous prie de me ramener mon fils, mais toutes les lettres de Paris sont à la paix et disent que l'empereur part pour avoir une entrevue avec Alexandre à Weimar.

Mandez-moi ce que vous savez, et puissiez-vous réussir dans votre voyage pour vous et pour le pays. Je préviendrai aussi (?) Guiguer et je suis très impatiente d'avoir de vos nouvelles.

[1808 ?]

La nouvelle me paraît certaine d'après toutes les lettres de Paris. Mais je ne vois pas trop son influence. On dit qu'il s'en suivra une guerre avec l'Autriche contre la Russie. Je retourne à Coppet mardi. Venez m'y voir. Mille amitiés.

Samedi [1809 ?]

[1] Pièce de Saurin.

Je voudrais fort, mon cher général, que vous eussiez passé quelque temps à Genève. La vie monotone laisse tous les chagrins dans leur force et il faut être bien religieux pour que la solitude soit un bonheur animé. Venez le 12 ou le 14 à Genève: la princesse [1] et moi jouerons quelque chose et vous nous encouragerez. Nous parlerons aussi des placements sûrs; je vous indiquerai ceux dont je me trouve bien. Soutenez-vous par votre esprit aimable et soyez sûr qu'en vous voyant on doit toujours s'intéresser à vous. Nous parlerons de tout, car écrire devient tous les jours plus difficile et toutes les plumes sont engourdies.

Mille amitiés.

[Genève] Ce 3 mars [1811].

Je serai mardi à 2 heures à Coppet. Je ne puis vous y donner à dîner, mais un déjeuner quelconque, et une heure d'entretien tête à tête plus précieux pour moi que pour vous.

Mille amitiés.

Dimanche 5 mai [1811].

Excepté jeudi de la semaine prochaine à dîner, et lundi à déjeuner, je serai tous les jours chez moi, mon cher Général. Je déjeune à midi et je dîne à 5 h. et demie. Voilà le genre de vie actuel à Coppet: il me paraît moins méthodique dans le reste du monde.

Mille amitiés.

Coppet, ce samedi [2].

Vous voilà donc arrivé ! Je suis impatiente de causer avec vous. Donnez-moi à l'instant rendez-vous à Coppet. J'irai déjeuner avec vous: mais ne tardez pas; vous vieillirez d'un siècle si vous me faites attendre quelques jours. Mille amitiés, vous sentez si je suis impatiente de vous revoir.

Genève, ce 28 février [3].

Nous sommes ici pour deux jours. Vous devriez, mon cher Général, venir dîner avec nous aujourd'hui, demain ou après-demain mardi. J'espère que vous n'êtes pas encore parti pour Lausanne, et je me fais plaisir de vous dire adieu. Mille amitiés.

Coppet, dimanche.

Je peux bien vous mener à Genève, mais je ne puis pas vous mener chez ma cousine, et il me semble que ce serait bien ennuyeux pour vous de m'attendre à Genève jusqu'au soir. Cependant, si vous dînez chez M. Finguerlin à 7 heures du soir, je vous reprendrai. Ce qu'il me faut, c'est que vous restiez ici demain. En vous écrivant, je comptais sur ce mardi. Vos vers sont charmants.

[Coppet.]

[1] La princesse Lubomirska (Kohler, p. 577).

[2] Porte au verso la mention « Mme de Staël, mai » [1811 ?].

[3] Probablement écrit au moment où le général revenait de Vienne où il était retourné plus d'une fois après son établissement dans le canton de Vaud.

Mon cher et bien cher ami !

Nous sommes arrivés heureusement ici. Je ne peux encore vous fixer le jour où nous viendrons vous voir — mais ce ne sera pas avant après-demain. Peut-être pourriez-vous venir nous voir avant, ou venir demain chez Mme de Staël à Coppet, où je déjeunerai.

Je vous embrasse bien tendrement, mon preux et excellent ami.

NEIPPERG.

Sécheron, le 6 septembre [1814].

LE PRINCE DE LIGNE AU GÉNÉRAL FROSSARD.

Ne me parlez plus de Staël, et du Léman.
Pour mon cœur et mes yeux, c'est beaucoup trop d'aimant.
Et me nommant ce qui me touche
L'eau m'en vient, Seigneur, à la bouche.

Cette pensée, ce t du deuxième vers qui ne rime qu'à l'oreille: voilà du beau, mon cher ami. Vous voyez que l'air de Vienne donne de l'esprit. Jugez de celui qu'aura Corine ou Delphine, la Femme-Dieu, si elle vient ici. Et voilà ce dont il faut nous occuper. Point de personnalité qu'on appelle Egoïsme, et dont le nom si souvent répété ou présent, me déplaît autant que la chose. Sacrifiez-vous: et conseillez à cet être supérieur de venir se montrer dans ces lieux. On n'a pu prédire cette comète, comme celle qui se montre à présent. La lune de Velleda qui éclaire bien davantage, n'est que de grâces, et de charmes dans tous les genres.

J'ai déjà fait l'affaire de son serviteur: il trouvera en arrivant, et en se présentant, son pardon: J'en ai parlé à Kaunitz, écrit à son colonel Murray, et averti le commissariat. Mais je crois qu'il faudra mettre deux hommes à sa place. Méfions-nous de la perfidie du bien aimable Goloffkin qui veut empêcher Mme de Staël de voyager, et qui arrivera peut-être avant ma lettre.

Je le regrette bien, et je me vante qu'il nous aime, comme vous, c'est tout dire. Car vous nous rendez bien amitié pour amitié. Quand je dis nous, ce n'est point « nous par la grâce de Dieu », car nous sommes presque tous détrônés par les petits rois vos voisins. Mais c'est toute la famille.

Quel bonheur si la Femme-Dieu, veut l'honorer de sa présence et embellir nos moments, quand les ennuyeux vont se causer, et quand la causerie commence.

Ma petite maisonnette a hérité, il y a dix ans, de celle de Mme de Rumbeck, avec cette différence qu'il y a cinq plats de souper au lieu du croupion de pigeon que Poussette annonçait à toute la compagnie, avec du beurre, disait-elle, et outre cela, des tartines, de la salade, et outre cela des laitues, ou du céleri; deux pommes et outre cela, une poire, ou la moitié d'une grappe de raisin de Corinthe.

Les natifs sont à la chasse, ou à l'étude d'un dicastère. Les représentants sont des étrangers. Si le maudit *aerarium* vous oblige à venir ici, il sera dans mes intérêts, plus que dans ceux de S.M. l'Empereur, que vos cent-cinquante ducats mangés dans son pays, n'enrichiront pas. Hélas ! mon seul rival, dont je m'enorgueillissais pour vous, et pour moi, n'existe plus: ce pauvre Maréchal qui n'a jamais été connu que de nous deux ! que de choses il avait prévues ! Même les incroyables qui sont arrivées. Parmi celles-ci, on parle du départ

du Portugal pour le Brésil. Cela me paraît comme Gribouille, qui se cache dans l'eau, de peur de la pluye. On préfère partout le mal certain au mal incertain: et je voudrais qu'on prohibât la politique anglaise, plutôt que ses marchandises.

Si vous arrivez l'année prochaine, je me consolerai de la peine que cela vous fera, par la connaissance que je ferai de tout ce que vous avez de plus cher, et qui me l'est bien pour cette raison. Je sais par d'autres que par vous combien elle est aimable, cette générale à qui je vous prie de présenter mon respectueux hommage.

Pour vous, mon excellent ancien camarade, vous savez à quel point est mon tendre et éternel attachement.

Voilà le plus grand malheur de l'absence: on la supporte par la communication de sentiments et d'idées. J'avais mis, cher Général, les uns et les autres en vers, l'année passée! Et je vois que cela ne vous est point parvenu. Maudite poste! Chienne de poste pour un paresseux d'esprit qui ne voudrait pas qu'on le soupçonnât de l'être de cœur.

On peut aisément ici s'y rouiller le premier: mais le second est toujours vif, et frais à votre égard. Comme les Iris de ce pays-ci ne connaissent pas plus la mesure de ces deux choses que celles des vers. Je suis trop heureux d'avoir une occasion d'en faire pour vous, mon cher Maître: et voilà qu'ils sont perdus.

Ce n'est pas la valeur que je regrette, c'est la façon, quoiqu'ils ne fussent pas bien travaillés. Vous verrez que ma vile prose aura le même sort, et ne vous arrivera pas.

Je crois que sûrs de n'être jamais lus,
Apollon, l'Amour et Minerve
Verraient se ralentir leur verve
Si leurs vers n'étaient pas reçus.

Au moins mon imprimeur me venge de la poste: votre nom a passé vingt fois dans ses mains. Je n'ai jamais pu vendre les bêtises que j'ai faites, mais celles que j'écris. Ainsi, bien ou mal chanté, mon cher ami, vous me rapportez de l'argent, et de l'estime de ceux qui vous connaissent, trouvant que j'ai raison de vous aimer.

Belle récompense! Vous me faites venir
L'eau à la bouche par vos descriptions
D'un pays que je ne connais que trop.
Hélas! vos monts, vos lacs dont les rives fleuries
Montrent partout des maisons si jolies:
Vos vendanges et vos coteaux,
Vos bergères et vos troupeaux,
Et vos torrents tombant sur vos vertes prairies,
Occupent trop mon souvenir.
La mémoire à présent ne sert plus qu'à souffrir.

A quelque chose près, je vous vois tous encore bien Suisses, et en train d'être heureux comme autrefois. Vous êtes dispensés de la politique, et des projets de défense d'un pays ouvert qu'on croyait fermé. On se charge de penser pour tout ce qui ne fait pas l'agrément de la vie. Il me semble qu'on ne verra plus Romains contre Romains, Parias contre Parias.

Au lieu de servir le pape, il n'y en aura plus qu'à la Porte. Ah ! quelle bêtise. Je vois mon cher Frossard indigné. Ainsi je ne risque rien de continuer. En voici une de la grande sorte.

Vous gardez tous vos Ranz. Les nôtres sont perdus.
Bourgeois en France, et plus rien en Empire:
L'ancienne ambition ne serait qu'un martyre,
Si de vains préjugés nous n'étions revenus.

Par exemple, l'on dort fort bien sans patrie:

J'en avais trois ou quatre, et m'en passe aisément.
Deux me restent encore: et c'est mon Régiment
Ainsi que des Héros ma noble Compagnie.

Je vous remercie bien, mon cher Général, du plaisir que vous en avez. J'en ai eu d'autant plus que c'est l'archiduc qui y a pensé pour moi. Car je ne les savais pas vacantes, ces deux respectables troupes de rouge et noir, et plumet noir, tous gens à médailles et fort beaux.

Ce sont les Princes des Romains
Qui valent mieux que les princes des Rumains (?)
Et bien d'autres encor modernes, anciens
Qui de leur sabre, et de leur hallebarde
Se servant gauchement seraient fort mal en garde.
Nous fumes Suisses autrefois.
Ainsi cela certe un peu vous regarde:
Et double le plaisir de moi qu'on ait fait choix.

Mais ne vous réjouissez pas de mon augmentation de fortune: car mes pauvres petits appointements de 2000 florins s'en iront en vin d'Autriche et en pommes de terre pour les bonnes gens à qui je vais faire un petit jardin dans les fossés de la ville.

A propos d'argent, vos 250 ducats ne valent pas un voyage tous les ans: mais venez pour obtenir de les conserver en ne venant que tous les trois ans. Mon cœur aimerait mieux que cela arrivât plus souvent: mais ma raison ne veut pas que vous [vous?] priviez de toute autre récompense que l'honneur.

Au moins, c'est toujours ce qui vous restera pour avoir été l'élève d'un grand homme que vous avez suivi en face des Musulmans et des Chrétiens.

Je regrette de ma lettre de l'année passée tous mes hommages à votre respectable père. Il aurait vu ce que je pense et de vous et de lui; et pour la charmante générale, elle voudra bien recevoir, si vous nous revenez, toute l'assurance de mon respectueux attachement, car je sais déjà l'apprécier.

Mon cher Frossard, sa compagnie
Vaut mieux que celle des trabants:
Et sans embarras, sans envie
Avec tant de jolis enfants
On passe heureusement sa vie.

Le tableau que vous faites de ces vieux balafrés sur mon escalier qui croient toujours avoir quelque chose à dire m'a bien fait plaisir par sa vérité. J'ai été de cette manière me

redonner un peu de considération militaire à mon régiment. Cela rafraîchit ce goût dont on n'a jamais pu se défaire.

Je ne m'étonne pas que vous soyez embéguiné de votre béguin, puisque vous êtes près d'un des êtres les plus distingués qu'il y ait jamais eus, et des meilleurs. On ne sait point ce qui en elle est le plus admirable, et Delphine et Corinne disparaissent lorsqu'on parle de son âme. Je ne sais pourquoi le Destin m'empêche de la rencontrer depuis le seul jour que je l'ai vu(e), peu de temps après son mariage au Bal de la Reine.

J'ai un bon ministre auprès d'elle, mon cher Elzéar La Fontaine Sabran qui brille par la fable, en attendant qu'il brille par l'histoire.

Je vous demande la préférence sur les Metschakazoff (?) si vous venez. Logez-vous tout près de moi sur le rempart.

J'y retourne ce mois-ci, pour des cérémonies de morts et de vivants, l'inauguration de la statue de Joseph II et le mariage de François Ier.

Quel plaisir j'aurai à vous serrer dans mes bras !

L[IGNE].

Teplitz, le 1er septembre 1807.